

Rolland et Istrati / Istrati et Rolland

Daniel Lérault

L'on me pardonnera, j'espère, la forme qu'a prise, sous ma plume, cet article qui n'est pas une étude à proprement parler mais une compilation de simples extraits de la Correspondance Panaït Istrati-Romain Rolland qui vient de paraître chez Gallimard dans une nouvelle édition établie, annotée et présentée avec Jean Rièrè. Mais ces extraits sont choisis et entendent offrir les bases d'un premier regard sur deux écrivains liés à jamais par une relation unique. Je n'ai pu m'empêcher d'y joindre d'autres textes les complétant et quelques réflexions personnelles. Je souhaite que l'on voit ici un tremplin pour de nouvelles « Études Romain Rolland ». On trouvera, pour chaque rubrique, en premier les phrases de Rolland (romain) puis les phrases d'Istrati (italique), suivi de mon commentaire. Les références, quand elles ne signalent que la date, se rapportent à l'édition Gallimard. D.L

L'un comme l'autre

Je suis profondément religieux (au sens libre, au sens plein.) [7/11/1928] – Nulle œuvre d'art ne vaut une vie héroïque¹. – Il n'y a pas d'idéologie qui vaille qu'on brise pour elle une amitié². – Répondez-moi, Monsieur, je vous en prie ; j'ai tant besoin de conseils ! Autour de moi nul directeur moral. Des indifférents, des sceptiques, des dilettantes, des égoïstes³. – J'ai au haut du poumon droit une ancienne lésion... L'examen bactériologique et radioscopique fait diagnostiquer une tuberculose fibreuse. [*Journal*⁴, octobre 1919] – Je voulais comprendre, et participer par l'esprit aux puissances opposées que j'apercevais⁵. – Il n'y a qu'un héroïsme au monde : c'est de voir le monde tel qu'il est, et de l'aimer⁶. – Je sais bien que votre mère, Mikhaïl, d'autres que je ne connais pas, sont les vrais auteurs de ce que vous écrivez, – de même que je dois ce que j'ai écrit à ma mère et à d'autres, les plus chers, – que, naturellement, j'ai sacrifiés ! [20/6/1924] – Il y a en vous une admirable vitalité ; et vous portez dans votre souvenir des trésors d'humanité. [24/09/1922]

J'aime mes icônes, je suis religieux. [31/03/1921] – la vie héroïque, la vie de contemplation, – absurde du point de vue humain, inhumaine même, mais que les lois qui sont souveraines dans mon être choisissent malgré moi. [15/04/1921] – Aidez-moi à dire aux hommes que s'ils sont méchants c'est parce que leur vie est banale, et que, malgré la sécheresse de leur cœur, ils seraient meilleurs si les circonstances leur permettaient une existence plus mouvementée. [6/04/1921] – ... je crains sans cesse une ouverture dans la plaie cicatrisée

de mon poumon gauche, et sachez tous, mes très chers amis, [que] quand cela arrivera je me tuerai net, car je connais trop la tuberculose... [4/09/1923] – Je voulais comprendre. Comprendre les monstruosité de l'existence⁷. – Aujourd'hui même quand le remords le plus atroce ronge mon cœur et m'empoisonne l'existence, aujourd'hui même, quand, pour réparer le crime d'avoir tué ma mère je donnerais ma vie, encore aujourd'hui je ne donnerais pas mon art pour ressusciter ma mère ! [30/04/1921] – J'espère, en dépit de vous-même, en votre diabolique vitalité. [14/03/1933]

Tous deux sont des hommes passionnés, aux réactions parfois brutales, aux pensées parfois contradictoires. Ils sont hommes de foi, ils croient au progrès, ont des convictions socialistes. Rejet du matérialisme contemporain, indispensable vie de l'esprit. Viscéralement indépendants, aux cœurs fraternels, idéalistes, ils construisent leur vie et leur œuvre sur la base de l'amitié. Consciences individualistes, ils penchent naturellement vers un anarchisme, que je qualifierais de cœur, nullement théorique ou partisan. Istrati s'identifie à la pensée rollandienne (et à Jean-Christophe !) Il a lu Jouve qui a rapporté la parole de Rolland : « Nous sommes anarchistes dans le sens où le furent tous les grands esprits qui nous montrent la route, dans le passé. Erasme, Voltaire, Flaubert, Tolstoy. Une anarchie ainsi entendue, nous l'opposons aux tyrannies collectives⁸. » Malgré la maladie, contractée dans leur jeunesse, ils sont tous deux dotés d'une puissante vitalité d'où naît un désir d'éternité qu'ils concrétisent par l'inscription dans le présent des plus humaines valeurs et si possible par la création d'œuvres pérennes.

1. Lettre à Léon Tolstoï, 23/8/1901, in *Cahiers Romain Rolland*, n° 24, p.51.

2. A Jérôme et Jean Tharaud, in Romain Rolland, *De Jean-Christophe à Colas Breugnon*, Ed. du Salon Carré, 1946.

3. Lettre à L. Tolstoï, 1887, in *Cahiers Romain Rolland*, n° 24, p. 22.

4. Romain ROLLAND, *Journal, Europe*, n° 439/440, novembre/décembre 1965, p. 178-179.

5. Pierre Jean JOUVE, *Romain Rolland vivant*, Ollendorff, 1920, p. 173.

6. Romain ROLLAND, préface à la *Vie de Michel-Ange*, *Cahiers de la Quinzaine*, 1906.

7. Panaït ISTRATI, préface à *La Maison Thüringer*, Rieder, 1933, p. 16.

8. Pierre Jean JOUVE, *Romain Rolland vivant*, *op. cit.*, p. 116.

L'un avec l'autre

[...] vous êtes le seul génie du conte, du beau récit, de la nouvelle, de la prose artistique, que je reconnaisse dans la littérature d'à présent. [02/08/1925] – Je suis plus heureux de votre succès que du mien. [01/05/1924] – Flamme inextinguible [11/01/1923] – [...] mon cher ami, et frère Panaït Istrati [à Olga Kameneva, 14/10/1927] – [...] menacé de mort par les fascistes roumains [...] Ces cochons-là seraient capables de jeter dans le Danube leur plus grand artiste, – et l'un de nos plus grands écrivains⁹. – Nous devons voir par vos yeux. [31/10/1927] – Le « haïdouc » Istrati m'envoie de Russie et d'Orient (il vagabonde à tire d'aile) une pluie de cartes et de lettres [...] Il Istratise la Révolution, Lénine, Koltchak, tout ce qu'il touche. Tant mieux pour nous ! Mais sa vie ne tient qu'à un fil, il se brûle par les deux bouts¹⁰. – Je ne puis dire combien j'en suis heureux. [...] Voilà un livre enfin ! Presque tout le reste de la littérature d'à présent me dégoûte. Et parfois, je me demande : « Ai-je, donc, perdu l'appétit ? » – Non ! Je ne l'ai pas perdu. J'ai dévoré vos chardons, comme un âne. Il y a toute la sève et le feu de la terre, là-dedans. Mais les autres ne me donnent à manger que du papier. Je vous embrasse. Votre Romain Rolland. » [21/07/1928]

Mon cher ami, mon dieu ! [...] Je suis, à vos genoux, celui qui vous aime sans limites. [2/11/1922] – *Votre fils spirituel* [8/1/1924] – *Votre terrible correspondance, pleine d'une foi qui dépasse* Jean-Christophe [11/1/23] – *Je suis votre œuvre* [08/01/24] – *Pourquoi écris-je... Mais pour vous, pour vous seul.* [11/01/1923] – ... *moi qui vous porte dans le cœur depuis ma naissance et qui vous cherche à travers les espaces depuis une éternité.* [21/03/1921] – *De la vraie littérature ? Mais voici, je la fais ici, avec vous, et cela me suffit...* [21/03/1921] – [...] *un sorcier me barra la route et m'offrit une magnifique caravelle :*

– *Assez de ténèbres ! Va, en pleine lumière, à la vue de du monde !*

J'embrassai la main du sorcier et le pavillon de la caravelle :

– *Merci ! il faut donc que je continue !*

– *De plus belle !*

– *Ce sera alors comme ce fut jusqu'ici : pour le monde. Le sorcier avala un sourire amer :*

– *Bien entendu, mon enfant ! [Pour avoir aimé la terre, op. cit., p. 17]*

Istrati, fils d'un contrebandier grec qu'il n'a pas connu est, depuis toujours, en quête d'un père. Il ne se trompe pas en trouvant chez Rolland la figure paternelle qu'il recherche. C'est une relation filiale qui s'instaure, une reconnaissance d'un père par son fils et vice-versa. Sévérité et protection se-

ront de mise – Rolland accouchera Istrati d'Istrati. Nous sont alors offertes de belles pages du père et du fils, ensemble, au travail, poussés vers un objectif commun. Et les résultats sont là.

L'un... et l'autre

Je ne cherche pas les affections (*tempi passati*), je cherche les œuvres. [18/01/1922] – L'individu se montre au naturel : un féroce égoïste. Depuis qu'il est sorti de la misère, il m'intéresse beaucoup moins¹¹. – Pour dire le vrai, il est le seul écrivain français – ce Roumano-Grec ! – que je puisse lire avec joie. Les autres me font l'effet de clercs (non pas au sens de Benda « le Talmudiste », comme dit Jean-Richard) mais de clercs de notaires. Ils rédigent des actes. C'est assommant¹² ! – [...] et l'on ne fait rien de bon, contre sa nature. La vôtre a pour mission de rallumer et de propager partout le feu, – le feu quel qu'il soit – bon ou mauvais, rouge ou blanc (il y a de tout dans la flamme) – le feu vivant, – le feu qui tue, mais en brûlant. [31/12/1927]

... *j'aime l'homme et je m'applique à chercher en lui la bonté et l'amour...* [29/12/1921] – « *Je ne cherche pas les affections* ». *Cette parole m'a fait beaucoup de mal...* [30/06/1922] – *Savez-vous ce qui se cache derrière chaque ligne de votre œuvre ? C'est l'Homme ! Tous les hommes doués peuvent faire de l'art. Combien ont sacrifié leur temps à répondre à un inconnu ?* [30/06/1922] – *Dites-moi, mon ami, si je n'avais pas ce néfaste collier que vous me jetez aimablement autour du cou, ne resterait-il plus rien de moi ?... Oh, comme cela m'est douloureux de le soupçonner !* [26/02/1923] – [...] *Comme je voudrais vous connaître en entier ! Pourquoi ne livrer là que la façade ?* [10/06/1926] – [...] *ni Gorki ni Barbusse, n'ont su gagner la confiance des ouvriers et des paysans. Pour ceux-ci, ils ne sont que des écrivains. Et ce n'est qu'au « copain » que l'ouvrier parle à cœur ouvert. Je suis resté ce « copain ». On me reconnaît facilement et on m'aborde comme on veut.* [01/12/1928]

Une différence, clairement visible quand on aborde œuvres et biographies des deux écrivains est celle, d'un côté, de l'écrivain reconnu, attaché à des conventions, à des genres d'écritures bien définis (éditions, correspondances, journaux intimes) et, de l'autre, presque une seule expression écrite (le récit, en grande partie autobiographique) nous laissant découvrir, chez Istrati, un homme et une œuvre, certes riches et divers, mais faisant un seul bloc. On est loin du double voire du triple langage de Rolland quand le lecteur et l'analyste d'aujourd'hui ont accès à un grand nombre de documents dont la confrontation nous révèle et permet tantôt des précisions, tantôt des vérifications, mais aussi parfois de noter des divergences d'un support à l'autre nous amenant à modifier

9. Romain ROLLAND, *Journal*, BnF, NAF 26562, p. 239.

10. A Charles Baudouin, 31/12/1927, in *Correspondance entre Charles Baudouin et Romain Rolland*, Choix de lettres (1916-1944), Edition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, Meyzieu, Césura, 2000, p. 153-154.

11. *Journal*, 28/5/1926, BnF, NAF 26563, p. 94-95.

12. Lettre à Frans Masereel, Vente, Hôtel Drouot, 18/12/1987, lot n° 136.

nos appréciations et nos jugements sur leur auteur¹³. On n'oubliera pas que le lecteur des années 1920-1930 ignorait ces données posthumes.

On n'omettra pas de noter dans ce choix d'extraits de pensées sur les hommes, leurs vies, leurs œuvres, des contradictions dans leur exposé même, mais aussi avec leurs actes, autant sur le vif que dans le temps. Même si l'un et l'autre s'évertuent à dire qu'ils s'efforcent de mettre en actes leurs pensées, on constatera des évolutions et des incohérences.

Tous deux sont dépendants de leurs passions, excessive par la violence du cœur chez Istrati, plus tempérée par la raison chez Rolland. Une dépendance, voire une soumission d'Istrati à Rolland est notoire surtout au plan affectif, mais n'empêche pas Istrati de marquer sa différence par la résistance de l'esprit.

L'un contre l'autre

Avec Istrati, j'ai eu de franches explications; et nous nous sommes assez rudement heurtés, sans que notre amitié en ait souffert. Il est loyal, mais incapable d'une vue objective et d'un jugement équilibré¹⁴. – Non, Istrati ne se calmera pas, et il n'est pas « le bon » Istrati. Je connais sa nature frénétique, incapable de la moindre critique de soi-même et du moindre désir de dominer ses passions¹⁵. – Le frénétique ; c'est un despote et un jaloux¹⁶. – Quand vous aurez l'occasion d'écrire à Gorki, voudrez-vous avoir la bonté de lui dire que j'ai désapprouvé absolument Istrati. [...] La pensée d'Istrati (à supposer qu'il en ait une) n'a rien de commun avec la mienneté. [...] Je l'ai secoué vigoureusement. Je l'ai blâmé... (Et je dois dire, à ce sujet, que le violent Istrati a toujours accepté de moi, avec une soumission touchante et une affection indestructible, toutes les paroles dures et sévères que je ne lui ai jamais épargnées [...] je sais qu'il n'a obéi à aucun mobile caché qui ne soit honorable... Je tenais à fixer ces points avec vous : car, après tout, ils touchent à l'histoire ; et il n'est pas indifférent que plus tard les positions de chacun de nous soient nettement établies¹⁷. – Malheureux que vous êtes, quelle folie vous tient donc englués dans la politique, où vous ne comprenez rien, où vous n'avez jamais rien compris ! Vous ne savez qu'y être l'instrument aveugle et déréglé des pires politiciens. [28/03/1935]

Je répète : il ne s'agit pas de faire le malin avec vous, mais de vous faire comprendre. Plus que moi, vous êtes l'éléphant dans le magasin de porcelaines. Et la pauvre Russie a besoin d'hommes qui comprennent, plus que de ces éléphants-là. Inutile, ami grand, d'enfourcher le cheval héroïque et de tout casser. Convenons-en : ni vous ni moi, n'en pâtissons. Nous sommes à l'abri, alors que 147 millions d'êtres humains (et les autres) paieraient la casse. Pardon-

nez-moi si j'ai l'air de vous donner une leçon de prudence. Ce n'est pas dans mon intention. Je me consulte avec vous. Et en dépit des renseignements que vous puissiez avoir à ce sujet, j'ai la certitude que vous ne savez pas jusqu'où le malheur est presque irréparable. [22/02/1929] – [...] vous verrez bientôt que je ne pourrai plus vous suivre dans le combat. Je ne crois plus au combat, ni à l'homme, ni à l'ami. [05/05/1929] – Nous n'avons, ni la même connaissance de la Russie, ni les mêmes sentiments à l'égard de nos amis politiques. (Je dirais même à l'égard de la classe ouvrière, telle que je l'ai vue écrasée là-bas, par les miens). [18/10/1929] – Je m'attendais à votre refus. Je l'accepte. Également, sans rien modifier à mon amour pour vous, tel que vous êtes. Mais si vous êtes décidé à sacrifier les meilleurs hommes de la Russie d'aujourd'hui, non pas en défendant les plus mauvais, mais simplement en vous refusant d'y distinguer, en prenant la Russie pour un tout homogène – URSS ! – sachez que vous vous associez, malgré vous, à l'œuvre de destruction d'espoir et d'idéal dans le monde, telle qu'elle s'accomplit en ce moment en Russie et dans l'Internationale. [23/10/1929]

Si, dans un premier temps, l'amitié persiste – chacun, essayant de convaincre a compté sur l'amitié de l'autre –, elle n'empêche pas une rupture totale qui est surtout idéologique le drame survenant quand Rolland se rend compte (tardivement, ce qui montre que cette reconnaissance est un prétexte) de lignes critiques de *Vers l'autre flamme*, envers son « amie » Maria Koudacheva. Mais Istrati en rajoute et injurie cette dernière. Rolland brise alors son amitié. L'image du père symbolique s'éloigne, on parlera désormais d'homme à homme.

Des aspects hauts en couleur et même certains travers de la personnalité d'Istrati avaient jusque-là retenu l'attention, par leur contraste ou leur originalité. Un caractère fantasque et passionné, un exotisme envoûtant, une origine prolétarienne, une formation d'autodidacte, tout cela excitait la curiosité mais jusqu'où cela irait-il ? Il casse la vaisselle. Désormais ce qui faisait le charme de l'œuvre et de l'homme devient des horreurs et est violemment critiqué par Rolland. Connaît-il si bien Istrati comme celui-ci le prétend ? Ne s'en est-il pas fait une image idéalisée, incomplète, en partie irréelle ? Car taxer Istrati de déséquilibré, d'incapable de la moindre critique, de violent, de bohème, d'artiste, de superficiel, de forcené, de frénétique, de fou, de despote et de jaloux, et pour finir de comédien-né, n'en fait pas « un des plus grands conteurs du monde » (Frédéric Lefèvre), « le seul génie du conte, du beau récit, de la nouvelle, de la prose artistique » (R. Rolland) etc. Il y a là, dans les jugements de Rolland, une méconnaissance de la réalité de l'homme Istrati, incompréhensible quand on sait le privilège qu'ont eu les

13. Voir Roland Roudil (dir.), *Romain Rolland écrivain de l'intime*, Ed. Universitaires de Dijon, 2017, p. 11, qui va jusqu'à poser la question : « la révélation de l'intime remet-elle en cause l'authenticité de la parole publique ? »

14. A Stefan Zweig, in *Correspondance 1928-1940*, Ed. Jean-Yves Brancy, Albin Michel, 2016, p. 124.

15. A Stefan Zweig, 31 mars 1930, in *Correspondance...*, op. cit., p. 158.

16. A Marcel Martinet, 14 avril 1930, BnF, Fonds Marcel Martinet, NAF 28352.

17. A Stefan Zweig, 1^{er} mars 1930, in *Correspondance...*, op. cit., p. 145-147.

deux hommes pour se connaître intimement de leurs actes et de leurs pensées. Rolland n'ignore pas qu'Istrati fut dès son enfance un assoiffé de lectures, qu'il lut, dans le désordre, Dostoïevski, Tolstoï, Rousseau, Zola, France et bon nombre de nos classiques, ainsi que Lénine... et pour finir Rolland lui-même ! Ces lectures ont forgé progressivement les pensées d'Istrati non pas au point d'en tirer directement des mots d'ordre pratiques (il en avait horreur), mais de lui permettre d'exprimer ses opinions dans ses premiers écrits de militant syndicaliste et, ajoutés à son expérience de la rue, de compléter, de la manière qu'il la décrira dans ses œuvres, une vision de l'humanité. On ne peut réduire Istrati au seul « conteur oriental » auquel, trop longtemps, l'ont borné ses commentateurs contemporains et postérieurement encore des critiques rares. Istrati est un homme du peuple et le sort des employés, ouvriers et paysans qu'il a côtoyés pendant ses seize mois en URSS lui est apparu injuste, inhumain, face à la montée d'une nouvelle classe bureaucratique privilégiée, d'un système dirigé par une main de fer. Cela lui est insupportable, il le criera dans *Vers l'autre flamme*. Rolland, lui, ne s'étonne point de la misère des peuples de l'Union soviétique, des crimes du régime envers une opposition inacceptable, selon lui épiphénomènes inhérents à toutes révolutions dans l'histoire humaine, porteuses d'espérances et de progrès. L'attitude d'Istrati est plus éthique que politique. La déchirure est inévitable entre les deux hommes Rolland estimant que livrer son désenchantement est un coup de poignard dans le dos de l'URSS et qu'au contraire il s'agit de s'émerveiller de ce qui est positif et surtout, comme on a pu dire plus tard « Il ne faut pas désespérer Billancourt » !

Je serais tenté de résumer l'attitude de Rolland pendant ces années « soviétiques » par *Liluli*, l'illusion et en cette année du centenaire de *Colas Breugnon*, de résumer celle d'Istrati en *Colas*, la raison. Mais dans l'erreur comme dans la vérité, tous les deux, dans cette question de l'URSS qui les sépara, furent vaincus. L'idéal qu'ils partageaient n'a pu devenir réalité.

Aujourd'hui Istrati, après un long purgatoire est reconnu comme un grand écrivain roumain d'expression française mais aussi, je le pense, un grand intellectuel¹⁸ comme le sont les écrivains de l'exil Eliade, Cioran et Ionesco, à cette différence qu'Istrati était issu d'un milieu pauvre et prolétarien... Différence que Rolland ne semble plus prendre en compte quand il juge Istrati.

L'Histoire donnera raison à Istrati d'avoir été un pionnier dans la dénonciation du régime stalinien qui se mettait en place, et un de ces « dissidents » des régimes totalitaires. Il faudra vingt ans de plus à Rolland pour reconnaître, dans son *Journal*, mais pas publiquement, son erreur : « Jamais un idéaliste ne devrait se prêter à la politique. Il en est toujours la dupe et la victime. On se sert de lui comme de réclame pour couvrir la boîte aux ordures, aux friponneries et aux méchancetés¹⁹. » Tous deux étaient mieux faits pour la contem-

plation que pour l'action... politique !

L'un sans l'autre

Ne point confondre Gandhi avec Istrati. Ce ne sont, à aucun titre, des hommes à mettre sur le même plan. Istrati n'est rien de plus qu'un écrivain de grand talent, qui a un cœur ardent et déréglé, aucune valeur de jugement, objectivité nulle, un tempérament toujours emporté par ses amours, ses haines, ses caprices, il est la proie des gens qu'il rencontre et des événements²⁰. – Je vous remercie beaucoup de l'envoi que vous m'avez fait du manuscrit de « *Coucher du soleil* ». J'en suis heureux et touché ! Vous vous doutez de la joie avec laquelle je l'ai lu. [05/01/1935] – Et c'est pourquoi je suis avec les peuples et les classes qui fraient la route au fleuve de l'humanité, – avec les masses des travailleurs prolétariens organisés et leur Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Ils sont portés par l'élan irrésistible de l'évolution historique. Et j'obéis au même destin²¹. – Savez-vous (oui, vous le savez) que toute cette odyssee d'Adrien Zograffi consacre la faillite, sans recours, de tous ces aventuriers de l'indépendance, qui se refusent au licol de la société, et qui n'arrivent qu'à subir sa sujétion plus dégradante et, qui plus est, à l'accepter. Vous les condamnez, en fait, plus implacablement que leurs pires adversaires. [05/01/1935]

Car, de même que je n'oublie pas ce que je vous dois, de même vous ne devez pas oublier ce que vous me devez.[02/09/33] – *N'ont pas le droit à la trahison ceux qui ont solennellement promis aux amoureux de Beauté et aux assoiffés de justice de ne jamais les abandonner. Je suis un de ceux à qui vous avez fait cette promesse. [...] Si vous abdiquez, si j'abdique à mon tour, si un jour prochain abdiquent tous ceux qui défendent encore aujourd'hui la Beauté sans tache, qui donc restera pour justifier dans le temps l'espoir des vaincus en la justice définitive ?* [02/09/1933] – *Aussi, rien ne m'afflige le plus que de vous voir –, vous, le seul homme de ma vie qui, dans l'art, ait su donner précisément à ce moi sa plus noble signification, – vous voir abdiquer devant le crime (pas l'« erreur » !) et, vous encadrer entre des Barbusse, des Gorki, des Gide, des hommes intéressés.* [13/09/1933] – *Je suis l'homme haï par tous les journaux, sans exception, et par tous les courants politiques, parce que, dès que je relève la tête, une fois tous [les] trois mois, je frappe dans toutes les directions sans exception et c'est ainsi que je resterai jusqu'à la fin de mes jours.*[05/11/1934]

Rolland est fidèle à sa philosophie du devenir, le « Stirb und werde » goethéen. Il obéit à son destin, en ces premières années de 1930, qui est de suivre le mouvement irrésistible

18. Lors de sa conception le *Dictionnaire des intellectuels français* (Jacques Julliard et Michel Winock, Le Seuil, 1996) intégrait une notice « Panaït Istrati ». Au final ne furent retenus que les écrivains français.

19. Bernard DUCHATELET, *Romain Rolland / La Pensée et l'Action*, Brest, Univ. de Bretagne occidentale / CNRS, 1997, p. 327.

20. A.G. Viatkine, 23 mai 1934, BnF, NAF 26571, p. 224.

21. In *Quinze ans de combat (1939-1934)*, Rieder, 1935, p. 238.

de l'histoire, vers un monde meilleur, initié par la Révolution russe. C'est du moins sa nouvelle croyance. Et pour la justifier, le « Meurs et deviens » est une formidable explication qui lui paraît, dans l'abstrait, intellectuellement, le moyen de dépasser des positionnements contradictoires. On ne se retourne pas, il faut faire table rase et c'est « L'adieu au passé ». Pour un individu comme pour un peuple c'est une nécessité, pour progresser, que de détruire le passé, quelque fois même violemment, en des actes forts, créateurs et annonceurs d'une humanité meilleure. Cet idéal et cette pensée qu'il veut transformer en acte il les a partagés avec Istrati depuis qu'il a fait revivre celui-ci. N'a-t-on pas là, je pense au suicide (espoir de vivre en mourant), un autre exemple de cette philosophie du « Meurs et deviens » qui sied bien aux deux hommes ? Oui, mais pas toujours !

Dans le *Journal*²² on peut lire la réaction de Rolland à la « lettre ouverte » d'Istrati du 2/9/1933. Fi de l'amitié, l'idéologie prime et c'est une attaque en règle de l'homme d'une rare violence. Istrati n'a-t-il pas osé écrire : « Car de même que je n'oublie pas ce que je vous dois, de même vous ne devez pas oublier ce que vous me devez. » Quelle impudence : « Panaït Istrati m'adresse, dans les *Nouvelles Littéraires* du 2 septembre, une lettre ouverte, d'un ton grotesque, où il rappelle « ce que je lui dois » (!) car il paraît qu'il est « ma meilleure œuvre » – Ce charlatan sincère, qui croit ce qu'il déclame, au fur et à mesure qu'il le chante, a le toupet de prétendre qu'en le rappelant à l'existence, j'ai pris des obligations envers lui, car « en le ressuscitant, il a sacrifié tout, tout : biens matériels (il n'avait rien, pas un radis, et c'est grâce à moi qu'il les a acquis !), amitiés, amours, santé ! (il relevait de phthisie) et même son idéal social. (Il n'en avait pas, puisque, de désespoir, il venait de se trancher la gorge !) – Tout ceci pour me sommer de désavouer les communistes qui l'insultent dans *l'Humanité*, – bien plus, de dénoncer l'U.R.S.S. et de m'en séparer publiquement. – Je regrette de n'avoir point le temps de reproduire la lettre d'un moi hypertrophié. On la retrouvera facilement. »

Quel renversement des valeurs aussi dans ce jugement de janvier 1935 sur l'œuvre d'Istrati (et sur l'homme) en paroles implacables bien que le « implacablement » soit destiné à son auteur. Rolland se rend rarement compte que certains jugements qu'il applique aux autres peuvent s'appliquer à lui, voire se retourner contre lui. Quant à Istrati, s'il veut ne voir, dans cette lettre que « sentiments, idées, et jugements sains » paroles de Dieu le Père, il n'en agit pas moins différemment, suivant son instinct. Je note aussi, il est vrai, qu'en 1935, l'aventure de « l'Indépendance de l'Esprit » est terminée, c'est là un point fondamental de divergence avec Istrati, un clivage que l'amitié, en rien, ne pouvait combler. Seuls le temps, les événements, l'esprit, auraient pu, si Istrati avait vécu, les réunir sur ce point, comme je l'imagine plus loin.

On ne s'étonne pas que « l'homme qui n'adhère à rien »,

en conséquence, rencontre la haine de partisans sectaires. Il sera « un homme seul » abandonné de ses amis, accusé d'être un renégat, un fasciste, un communiste, un antisémite... Et le plus dur sera l'attitude abstentionniste que Rolland s'impose dans la campagne calomnieuse orchestrée par Barbusse dans *Monde* : « J'ai refusé à Barbusse de participer à cette exécution publique d'un ancien ami, que je regarde comme inconscient. Je me suis tu, attristé²³. » Sa position est ambiguë. N'intervenant pas il laisse entendre au public qu'il partage ces critiques – en effet il les partage et cela est vérifiable dans sa correspondance avec Istrati –, critiques systématiques de l'homme, sans un examen des faits.

L'un, après l'autre

Panaït Istrati est mort. [...] Malgré toutes les aberrations coupables où il était tombé, on a été terriblement dur pour lui : un mois et demi d'exécution publique, sans discontinuer. [...] Je suis triste de cette mort. S'il s'est suicidé, je m'attends à ce qu'il m'ait écrit, – comme avant l'autre suicide manqué²⁴. – (Avez-vous vu lu, dans *Monde*, dans chaque n° de *Monde*, depuis un mois et demi, les violents articles de ses anciens amis : Jean-Richard Bloch, Vildrac, Jourdain, etc.²⁵ ? – Gorki estime plus les Bulgares que les Roumains. [...] Il ne mentionne même pas une œuvre d'Istrati. – (Plus tard, il parlera de l'homme, avec antipathie. Ils s'étaient rencontrés, à Moscou ; et Gorki en avait conçu immédiatement une aversion pour Istrati, – qui, je crois, la lui a rendue. [...] Ce qui lui manqua le plus, [...] c'est une méthode de travail. Il aurait pu, s'il s'était plié aux exigences d'une discipline, créer une œuvre grandiose, quand seuls l'on traversée des éclairs de génie. [...] Il vagabondait sur toutes les routes de la pensée. Il ne faut pas chercher d'autre explication au revirement de la fin ; il n'a trahi personne. On a eu tort de vouloir le ranger sous une étiquette. [...] Malade, la raison un peu perdue, soumis à de mauvaises influences, il a manqué d'amis fidèles, capables par leur affection de lui donner le réconfort dont il avait besoin²⁶. – Quand il parle de trois ou quatre fortunes qui ont passé par ses mains, et qu'il a jetées aux vents, il laisse croire qu'il les a sacrifiées aux malheureux, aux miséreux. Nous savons trop qu'il les a dépensées en ses ribotes et ses extravagantes fantaisies. Ne dirait-on pas qu'il a tout abandonné pour suivre Jésus ? Et peut-être bien que cet enivré de la parole avait fini par y croire. Ce comédien-né fougueux et sincère ne distingue plus entre les rôles qu'il jouait (il en a souvent changé) et sa vraie personnalité. [*Journal de Vézelay*²⁷, 14-16/04/1941] – Ce visage de Roumain intelligent, que je connais si bien, tous ses plissements et ses mouvements qui me rappellent ceux d'Istrati (dont il était l'ami). Mais ce qui,

22. BnF, NAF 26570, p. 253.

23. *Journal*, BnF, NAF 26572, p. 200.

24. A Jean Guéhenno le 17 avril 1935, in *Cahiers Romain Rolland*, n° 23, op. cit., p. 337-338.

25. A Stefan Zweig le 23 avril 1935, in *Correspondance...*, op. cit., p. 441-442.

26. A Marcel Têtu, in « Entretiens avec Romain Rolland », *Europe*, n° 119/120, novembre/décembre 1955, p. 176-184.

chez Istrati, était un feu sombre, est, chez Badovici, une flamme gaie et caressante. [JV, 23/04/1941] – Il ne faut pas juger des hommes, avant qu'ils ne soient arrivés à leur fin. Et pour beaucoup, la mort jeune est le plus grand des bienfaits. [JV, p. 177]

La mort d'Istrati n'a pas modifié les jugements de Rolland. L'amitié qui avait resurgi trois mois avant (Istrati l'avait, lui, toujours conservée) est brisée à nouveau dans la dernière lettre de Rolland. Istrati, mourant, ne pourra répondre... Le drame, dans l'amitié, peut s'exprimer différemment. Je note qu'avec son « frère » Alphonse de Châteaubriant, Rolland, tout en désapprouvant ses opinions pro-hitlériennes (pour lesquelles il sera condamné pour collaboration) lui conserve son amitié et renonce simplement à discuter avec lui les questions politiques. Il use, envers Istrati, à partir de 1929, et c'est pénible à constater de la part d'un être pacifique, de termes violents, souvent dépréciatifs, et de la part d'un pacifiste – qu'il est déjà bien avant 1914 – de termes parfois guerriers tels qu'il en utilisa parfois, même dans *Au-dessus de la mêlée*, et regretta par la suite. Ce n'est pas là la moindre de ses contradictions dont il aime jouer. On constatera qu'Istrati, lui, n'a jamais prononcé envers Rolland de tels jugements violents. Il a toujours respecté en Rolland une personne « sacrée ».

Comment, lorsque Rolland rapporte à S. Zweig qu'on a été « atrocement dur pour lui [Istrati] » ne pense-t-il pas à lui-même, à sa non-intervention pour défendre un ami, alors qu'il avait organisé sa défense publique dans le passé, et la défense de tant d'autres. Comment ne songe-t-il pas à la Grande guerre qu'il a menée contre la barbarie, aux infamies, ignominies, calomnies dont il fut victime sans reconnaître qu'Istrati se trouve dans une situation similaire : « seul contre tous ! » ? Il y a une réponse idéologique, ils ne sont plus amis mais ennemis. La fin justifiait-elle l'utilisation de moyens qui ne soient pas humains ? Ce fut le choix, hélas, de Rolland, à cette époque.

Unis pourtant à jamais

Pour moi, je n'ai plus la force de m'indigner. Je vois les hommes, les États : ils sont partout les mêmes, – les mêmes qu'ils ont toujours été. Leur politique n'innove en rien. – en fourberie, en barbarie, en infamie – sur celle qui fut toujours pratiquée, aux siècles précédents. [JV, p. 266]

*Je ne crois plus à aucun « credo ». Je ne veux plus écouter ce que les hommes disent mais seulement regarder ce qu'ils font*²⁸.

J'aime le croire. Malgré le fait que Rolland n'ait jamais admis – certes il admettait que l'on pense autrement que lui – qu'on adopte en politique un autre point de vue que le sien, il ne déclarera jamais, en public ou en privé, qu'Istrati, sur l'attitude à avoir vis-à-vis du régime stalinien, avait eu raison,

et même quand après les iniques procès de 1936, de 1937 et 1938, il confiera à son *Journal* ses désillusions et que finalement il n'était pas fait, lui non plus, pour la politique. C'était pourtant reconnaître qu'il s'était trompé... de ligne politique ! Et jusqu'en 1944 il ne cessera, progressivement, de se détacher des affaires du monde. Istrati, « au seuil de la dernière porte », n'avait pas, lui, malgré ses illusions perdues, abandonné le combat, celui de la vérité ! Rolland, réfugié dans le « très haut », inexplicablement, laissera dire à et par son public, sur les questions politiques, des pensées qui ne furent pas exactement les siennes. À considérer le « Meurs et de viens » dont il s'était fait une règle de vie, qu'il pratique en 1931 (L'adieu au passé) pour s'engager totalement dans la voie de la révolution (violente) et de la défense de l'URSS pourquoi pas, en 1938, 39 ou 40, un nouveau « Meurs et de viens » l'engageant cette fois dans une désapprobation du régime stalinien ? L'harmonie des contraires ne semble plus fonctionner...

Alors pourquoi le silence, pourquoi ne pas reconnaître que l'attitude « Au-dessus de la mêlée » qui avait été la sienne en 14-18, qui avait établi mondialement sa notoriété de « grand humaniste », de « grand Européen » eut été celle qui n'aurait certainement pas empêché les catastrophes à venir, mais qui aurait perpétué la petite flamme « espérance » brûlante dans le cœur d'êtres épris de beauté et de justice, qu'il partageait avec Istrati et d'autres amis ? Pourquoi ce silence ? Est-ce dû à un immense orgueil ? C'est possible mais ce n'est certainement pas la seule réponse. Je n'en ai pas et j'avoue que cela m'est, depuis longtemps, devenu un creve-cœur.

J'aime le croire, dis-je, qu'ils sont unis à jamais. Malgré les pourquoi et les questions tournés dans tous les sens, au-delà des différences, des ressemblances, des dissemblances, il demeure cette correspondance qui est une création à part entière, qui est l'œuvre commune de deux grands écrivains, français par la langue, universels par la pensée. Et s'ils ont été séparés, par le milieu social, par l'idéologie, temporairement, ils me semblent bien réunis dans cette vie éternelle tant désirée ; et j'irai plus loin en reprenant les dires d'Annette songeant à son fils : « Je l'ai enfanté. Et c'est lui qui m'enfante à son tour²⁹... » J'ose cette comparaison qui n'est pas raison, que le fils n'est jamais tout à fait le père, que s'il y a Dieu, il y a Diable et l'on voudra bien chercher si le silence que je questionnais plus haut n'était pas une conséquence due, en quelque sorte, à l'influence cachée de l'homme qui, malgré ses dires, « adhéra » et lutta jusqu'au bout³⁰ pour plus de justice entre les hommes.

mars 2019

Daniel Lérault, ancien bibliothécaire de la BnF, auteur depuis 1978 de travaux et recherches concernant Panaït Istrati, notamment ses correspondances avec Marcel Martinet et Jean-Richard Bloch, en lien avec Romain Rolland.

27. Romain ROLLAND, *Journal de Vézelay, 1938-1944*, éd. établie par Jean Lacoste, Bartillat, 2012. Par la suite : JV.

28. Panaït ISTRATI, *Vers l'autre flamme/Après seize mois dans l'U.R.S.S.*, Gallimard, folio/essais, 1987, p. 189.

29. *L'Âme enchantée*, Albin Michel, 1950, p. 1355.

30. Trois semaines avant de mourir le 16 avril 1935, Istrati envoyait à Gallimard la préface au livre de Georges Orwell *La Vache enragée*, signe qu'il n'avait pas abandonné le combat.